



**DIMANCHE**

**RÉCIT**

# Guerre d'Algérie

## Les destins croisés d'Edmond et Marcel

À l'approche de commémorer les 60 ans des accords d'Evian, deux livres racontent la vie d'Edmond Fraysse et de Marcel Hongrois. Ces deux acteurs anonymes illustrent la violence avec laquelle se sont affrontés les partisans de l'Algérie française et ceux du général de Gaulle.

**SÉVERINE CAZES (TEXTE) ET OLIVIER ARANDEL (PHOTOS)**  
ENVOYÉS SPÉCIAUX  
EN CHARENTE-MARITIME

**ALGER, JANVIER 1962.** Les rues de la Ville blanche, la « joyeuse », sentent la poudre et le sang. À chaque attentat, les civils européens et arabes tremblent. Il faut éviter les terrasses de café, les marchés, et presser le pas avant la nuit. Dans trois mois, un accord de cessez-le-feu verra le jour entre Paris et le gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA). Le processus politique visant à clore sept années de guerre et à donner naissance à une Algérie indépendante est en marche. Mais, pour l'heure, Edmond, 23 ans et déjà expert en explosifs, n'envisage pas de remiser son revolver à barillet 8 mm/92. Une arme fiable, un pistolet qui ne s'enraye pas et avec lequel il élimine des Algériens du FLN (Front de libération nationale).

Ce parachutiste pied-noir, déserteur de l'armée française après le putsch des généraux, est devenu une gâchette de l'OAS (Organisation de l'armée secrète). Son rôle : « fumer », « flinguer » des commerçants, des médecins ou des fermiers arabes soupçonnés d'agir comme collecteurs de fonds ou ravitailleurs des nationalis-

tes algériens. « Aujourd'hui, on dirait plutôt *neutraliser*, mais on ne parlait pas comme ça à l'époque... », reconnaît le vieil homme de 82 ans en évoquant ses souvenirs dans une brasserie du VIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, masque anti-Covid sous le menton.

### Deux camps qui s'affrontent sans pitié

À mesure que l'indépendance se profile, les cibles d'Edmond vont changer. La tension monte entre Français. Marcel, de quinze ans son aîné, est dans le camp adverse. Celui du général de Gaulle qui, après avoir suscité de grands espoirs parmi les Français d'Algérie – le fameux « Je vous ai compris » prononcé en 1958 –, s'est rallié par étapes à l'idée d'une indépendance. Les pieds-noirs se sentent trahis. Marcel, sous couvert de son métier d'instituteur, est là pour infiltrer les ennemis, à ses yeux, du « grand Charles ». Une guerre sans pitié va se jouer entre les deux camps.

Pour coucher ses Mémoires sur le papier, « Commando Delta. Confessions d'un soldat de l'OAS » (Éd. du Nouveau Monde), l'ex-parachutiste utilise toujours son nom de guerre : Edmond Fraysse. Soixante

ans ont beau s'être écoulés, un ancien tueur de l'OAS ne révèle pas sa véritable identité. Il veut protéger la réputation de ses proches, de ses enfants.

Marcel, lui, n'a jamais raconté cette folie meurtrière qui s'est emparée d'Alger fin 1961-début 1962. Il était ce qu'on appelle une barbouze. Ce multimédaillé de la Résistance, gaulliste, devenu agent des services de renseignement parallèles, est décédé en 2003. Il a emporté sa part d'ombre et de secrets. C'est son fils, Christian, 63 ans, qui a pris la plume après dix ans de recherches. Cet ethnologue de formation a fouillé les archives, recoupé les dates, interrogé les derniers témoins vivants, dont sa mère, Roselyne, pour reconstituer la vie du paternel dans un solide pavé, sourcé comme une thèse : « Fils de barbouze : les Archives secrètes de la lutte contre l'OAS » (avec Frédéric Ploquin, Éd. du Nouveau Monde).

Paisiblement installé dans sa maison de Charente-Maritime, il exhume de vieilles photos. Sur l'une d'elles, on découvre Marcel, clope au bec devant une splendide Chambord digne d'un film américain. En juin 1961 à Alger. Dans

les mois qui suivent, cet homme pas très grand, « aux yeux gris et perçants », va échapper à quatre tentatives d'assassinat. « L'OAS avait mis sur sa liste de gens à abattre mon père, ma mère et leurs trois enfants », explique Christian Hongrois. Le jeune Edmond, qui a plongé dans la clandestinité, appartient justement au bras armé de l'OAS, les commandos Delta. Il avait bien sur sa liste le nom de Marcel.

Impossible de savoir si les deux hommes se sont directement affrontés. Le 31 décembre 1961, les commandos Delta attaquent au mortier et au bazooka l'un des QG des barbouzes envoyées pour contrer l'OAS. Marcel n'était pas présent ce jour-là, mais il a recueilli chez lui les rescapés de ce réveillon sanglant. Son épouse, Roselyne, prend la parole. « La barbe, ces barbouzes ! » rembobine la charmante dame de 93 ans. Elle se souvient avoir fait la cuisine, tandis que les enfants, « tout petits », jouaient dans le salon au milieu de ces mines patibulaires... Quelle peur elle a eue !

### Aucune archive et des témoignages rares

« Edmond et Marcel auraient



pu se retrouver nez à nez dans les rues d'Alger, mitrailleuse à la main », confirme Yannick Dehé, docteur en histoire et fondateur des Éditions du Nouveau Monde. Avec la publication simultanée de ces livres miroir, il veut faire œuvre de pédagogie. Et provoquer une rencontre entre ces deux destins. Soixante ans plus tard. En librairie. « On ne se rend pas bien compte aujourd'hui. Il y a eu une guerre franco-française d'une violence inouïe, mais c'est une part méconnue de la guerre d'Algérie », poursuit Yannick Dehé. Et pour cause : les commandos Delta – comme le « D » de Roger Degueudre, leur fondateur, condamné à mort et fusillé le 6 juillet 1962 – n'ont laissé aucune archive. Celles des barbouzes, elles, ont été détruites.

« Le pouvoir gaulliste a mis cela sous le tapis. Officiellement, les barbouzes n'ont jamais existé, décrypte Yannick Dehé. C'est extrêmement rare d'avoir des témoignages de l'intérieur comme ceux collectés par Christian Hongrois. Et, si les anciens chefs de l'OAS ont témoigné, on n'a jamais entendu les simples soldats. » Voilà l'intérêt et la force du témoignage d'Edmond. « Pardon, parfois j'ai des absences », s'excuse l'ancien para, dont la voix trahit treize jours en réanimation, l'an dernier, en raison d'un mauvais Covid. « Jumelles », « Pierres précieuses », « Rubis », « Étincelle » : il égrène les opérations de l'armée française auxquelles il a participé avec tant d'appelés. Plus d'un million de jeunes Français ont effectué entre 1952 et 1962 leur service militaire en Algérie.

Tandis que le jeune soldat pied-noir traque pendant trois ans les rebelles algériens dans les Aurès, Marcel Hongrois noue des contacts. Le jour, il est instituteur à Ain Taya, à 20 km d'Alger. Le soir, il sympathise avec de futurs cadres du FLN, des harkis, des pieds-noirs. « Mon père était comme un caméléon. Il savait parler avec toutes sortes de gens et soutirer des confidences », admire Christian Hongrois. La mission « hors cadre » de ce drôle d'instituteur : collecter

des infos pour permettre au pouvoir gaulliste d'anticiper la tournure des « événements », selon la dénomination pudique de l'époque.

### Après le putsch, Edmond déserte, Marcel démasque

Autant de noms, d'adresses, de notes sur les accointances politiques de ses « contacts » qui serviront le 21 avril 1961, lorsqu'une partie de l'armée en Algérie fomenta une tentative de coup d'État. Du 18<sup>e</sup> RCP (régiment de chasseurs parachutistes), Edmond reçoit l'ordre de rentrer à la base. Son colonel, putschiste, demande à ses gars de rassembler leur paquetage. « On nous parlait de troubles très graves à Paris, du Parti communiste... On n'avait pas d'informations », raconte le vieux para. Son état d'esprit est néanmoins très clair : « J'ai 20 ans, et je suis prêt à tout pour que l'Algérie, la terre de mes ancêtres, reste un département français. Y compris à sauter sur la capitale si nos chefs en ont décidé ainsi. » L'échec du « putsch des généraux » et la dissolution de son régiment le font plonger dans la clandestinité. Révulsé par la cruauté des opérations du FLN contre les Européens et les Arabes qui travaillent avec eux, il se lance dans les « exécutions extrajudiciaires » de l'OAS. Ce qu'il nomme encore du « contre-terrorisme ».

Au même moment, « les réseaux issus de la Seconde Guerre mondiale se réactivent instinctivement. Des centaines de volontaires se précipitent place Beauvau, où l'on entend André Malraux et où gesticulent gaullistes et anciens résistants. Une grande kermesse bruyante pour la défense de la République », relate Christian Hongrois. À Alger, Marcel ne fait pas dans la gesticulation. L'ex-maquisard du Morvan, 37 ans, n'a jamais quitté les réseaux de la Résistance. Entré tout jeune, en 1945, au « deuxième bureau », le service de renseignement de l'armée, il a appris les règles du milieu en collectant ses premières informations sur les collabos et les miliciens. Cette fois, ce sont les soutiens de l'OAS qu'il veut démasquer.

Pour cela, il monte un grou-

pe d'indics au sein des appels : l'Organisation clandestine du contingent. Avec sa faconde, Marcel recrute « des petits jeunes » chargés d'espionner leurs supérieurs et de lui rapporter les propos séditeux des officiers, colonels, caporaux... les gradés OAS de l'armée. Ces informations sont ensuite transmises à qui de droit. « Il faut comprendre que la police, l'armée, la justice étaient très divisées », souligne Christian Hongrois. En atteste la facilité avec laquelle l'OAS fournit une couverture à ses agents. Edmond relate : « Je suis invité à détruire tous mes papiers. Désormais, je m'appelle

Edmond Fraysse. Je suis instituteur, rattaché à l'académie de Constantine. Pour en attester, une carte d'identité est établie le plus légalement du monde par la préfecture, arborant ma photo. Une formalité : l'OAS compte parmi ses dirigeants l'ancien chef de la sûreté, Jean-Jacques Susini, qui a ses entrées partout. » Décidément, le métier d'instituteur a bon dos ! Les renseignements sont, avec les valises d'argent, l'autre nerf de cette guerre franco-française.

### Des souffrances morales et psychologiques

L'un des paramètres, en revanche, qui n'a jamais pré-occupé les deux camps, c'est la souffrance psychologique et morale que subissent leurs hommes sur le terrain, les exécutants. Autre époque : on ne parle ni de « résilience » ni de « stress post-traumatique ». Cette page d'histoire est en pourtant largement remplie. Jusqu'à saturation. La souffrance indicible, Marcel, l'ancien résistant, l'a connue. Arrêté en mai 1944, il est torturé par la Gestapo à Nevers avant de s'évader et de créer un nouveau maquis. Edmond n'a alors que 5 ans et coule une enfance heureuse au

Maroc. Le « chibani » Marcel a beau « les avoir en bronze », comme disait de lui un inspecteur kabyle ami, cela lui coûtera de retourner derrière les barreaux. À la prison de Barberousse, à Alger, début 1962, il servira de facilitateur pour les négociations secrètes qui se trament entre Paris et le FLN. Le 18 mars 1962 au

soir, le général de Gaulle annoncera la signature des accords d'Évian mettant fin à la guerre d'Algérie.

Quant à Edmond, à l'évocation de sa première incarcération, au milieu de prisonniers algériens forcément hostiles, ce dur de dur, l'octogénaire au corps encore musclé craque. Des larmes emplissent ses yeux. « Les détenus FLN me crachaient dessus. Ils disaient : *Tu as tué des frères, on va t'écarteler*. À 21 ans, quand on entend un truc comme ça, on se dit : *je suis cuit*. Pour me protéger, j'ai demandé à être transféré avec les condamnés à mort. » Serré dans sa veste en jean bleu clair, il ajoute : « Des fois, j'en rêve la nuit. »

Cette phrase ne devrait plus tarauder Christian Hongrois. Il a élucidé les pans obscurs de la légende paternelle. Et exorcisé « soixante-trois ans d'angoisses ». Saluant le travail d'ouverture des archives et de confrontation des différentes mémoires de la guerre d'Algérie entrepris par le président Emmanuel Macron, il a une conviction : « Très bien ! Il faut que tout le monde parle : le FLN, les harkis, l'OAS, les barbouzes. On ne peut pas continuer dans cette omerta générale. » Foi de fils de barbouze.



## Edmond

**1939** : naît au Maroc dans une famille pied-noire algérienne.  
**1958-1961** : effectue son service militaire avec les parachutistes du 18<sup>e</sup> RCP. Participe au plan Challe de l'armée française contre l'Armée de libération nationale algérienne.  
**Avril 1961** : déserte après l'échec du putsch des généraux et rallie les commandos Delta de l'OAS. Les « opérations » s'enchaînent, contre les nationalistes algériens, puis les agents clandestins gaullistes.  
**Avril 1962** : arrêté puis condamné en juin par une cour militaire à trois ans de prison qu'il achève à Toul (Meurthe-et-Moselle). Sera amnistié par la loi du 31 juillet 1968.

## Marcel

**1924** : naît à Paris. Enfant de l'Assistance publique, il grandit dans le Morvan.  
**1940-1944** : rejoint la Résistance. Arrêté et torturé par la Gestapo, il s'évade et repart dans les maquis du Jura.  
**1945** : intègre le « deuxième bureau », le service de renseignement de l'armée.  
**1949** : épouse Roselyne. Ensemble, ils auront trois enfants.  
**1956** : officiellement instituteur près d'Alger, il infiltre le FLN.  
**1960-1961** : traque et espionne les réseaux clandestins de l'OAS.  
**1973** : s'installe en Vendée avec sa famille.  
**2003** : décède et est enterré dans le Morvan.



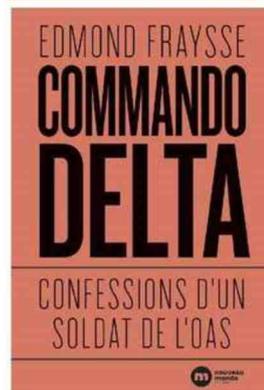
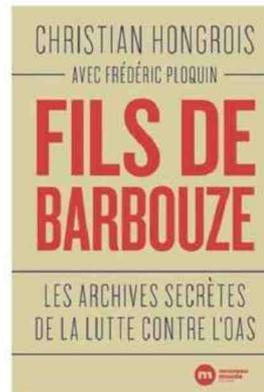
**Mon père était comme un caméléon. Il savait parler avec toutes sortes de gens et soutirer des confidences.**

CHRISTIAN HONGROIS, FILS DE MARCEL, BARBOUZE



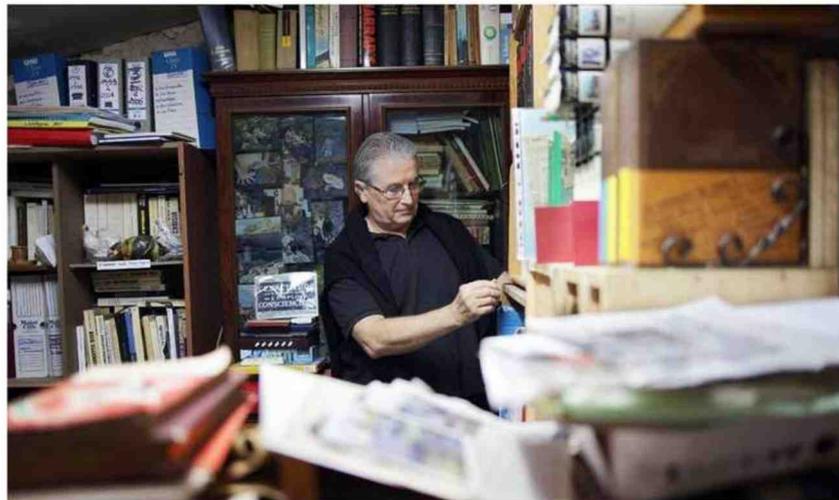
**Edmond et Marcel auraient pu se retrouver nez à nez dans les rues d'Alger, mitrailleuse à la main**

YANNICK DEHÉE, DOCTEUR EN HISTOIRE ET FONDATEUR DES ÉDITIONS DU NOUVEAU MONDE





Alger, en 1961. Les membres de l'OAS (Organisation de l'armée secrète), que dirigeait le général Salan, étaient de farouches partisans de l'Algérie française.



Christian Hongrois (*ici chez lui en Charente-Maritime, mardi*) est le fils de Marcel Hongrois, barbouze gaulliste qui essayait de démasquer les membres de l'OAS lors de la guerre d'Algérie.



Alger, le 23 mars 1962.  
Des attaques sont encore menées par des commandos OAS contre des patrouilles de gendarmes et de militaires du contingent quelques jours après la signature des accords d'Evian.



Paris, le 30 septembre.  
Membre de l'OAS, Edmond Fraysse (son nom de guerre) devait « fumer » ceux qui étaient soupçonnés d'être collecteurs de fonds ou ravitailleurs des nationalistes algériens.